

xxi^A
230

STRUENSÉE

OU

LA REINE ET LE FAVORI,

Histoire danoise de 1769.

PAR

ARNOULD ET FOURNIER.



рз-8884

10^{vii} 44
26.

PARIS,

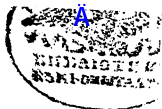
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

Éditeur de la *Bibliothèque d'Élite*,

RUE JACOB, 30.

1843

A



UN MOT

SUR

L'ASSOCIATION LITTÉRAIRE.

Cet ouvrage est le produit d'une association accueillie jusqu'à ce jour avec assez d'indulgence pour que les deux collaborateurs se soient fait un devoir et un plaisir d'y persévérer.

Quelques personnes, préoccupées du besoin d'unité qui se fait sentir dans toute œuvre d'art, et s'appuyant sur les exemples des maîtres de la littérature, ont condamné en principe l'association littéraire.

Qu'il nous soit permis, avant de discuter les avantages possibles de notre méthode, d'inviter ces personnes à bien examiner ce qui se passe autour d'elles, et à mesurer les rapides progrès que l'esprit d'association fait chaque jour parmi nous. Si ce principe, encore nouveau, tend à se développer indéfiniment et à dominer notre société; si la force même des choses et le mouvement intellectuel en ont fait l'une des premières puissances de la civilisation moderne, il faut bien qu'il porte ses fruits, qu'il s'infilte dans toutes les branches de l'esprit humain, et qu'il distribue ses applications à tous les ordres de travail. Sa généralité embrassera toutes les spécialités depuis le

premier jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale, et il marchera ainsi à la conquête universelle. Or, pour nous assurer si cette destinée lui est réservée, pour calculer son étendue et sa portée, il suffit de jeter un coup d'œil sur sa nature et son origine.

Ce sera le sujet d'un précis rapide. Que le lecteur nous permette d'emprunter le ton dogmatique et quelque peu pédant de nos confrères de la presse périodique, presque tous transformés en professeurs d'histoire transcendante; il faut parler haut pour se faire écouter; on se défie d'un plaidoyer, une leçon impose: voilà pourquoi il y a si peu de gens modestes. Ce qui suit est une théorie qui en vaut peut-être bien d'autres.

L'association ne fait que de naître. Lorsque le mouvement démocratique, succédant aux institutions féodales, propagea ces idées de liberté, d'égalité et d'examen qui détrônèrent la vieille autorité, l'importance individuelle de la personne se substitua à un système d'agglomération des masses qui ne ressemblait pas plus à l'association volontaire qu'un troupeau de bêtes de somme à une réunion d'hommes libres. Le genre humain, parqué et compté par têtes, partagé avec le territoire entre différents propriétaires que liait ensemble une dépendance hiérarchique, telle était alors la grande société; les couvens ou quelques ligues défensives, les communes et les corporations, voilà tout ce que l'on savait de l'association. En effet, qu'est-ce que les hommes auraient pu mettre en commun? leurs forces? ils ne les connaissaient pas encore; leurs volontés? ils n'avaient pas appris à en avoir; leurs lumières? il fallait d'abord en acquérir. La liberté se chargea de leur éducation; puis, à mesure que l'affranchissement s'opéra, le sentiment de la dignité

humaine s'accrut en même temps. L'individu, fier de sa récente émancipation, s'exagéra à ses propres yeux son importance et sa force ; il voulut s'étendre dans tous les sens pour se dégourdir de l'esclavage, et trouvant sa place dans la société, il la prit large et se donna de l'espace. Il commença à travailler, non plus pour des maîtres, mais pour lui-même ; et comme il vit sa destinée dans ses propres mains, il songea bientôt à l'agrandir et à l'améliorer par son industrie personnelle. De là, tant d'essais, d'efforts et de rivalités fécondes ! De là, toute une civilisation. Il semblait alors que le principe d'individualité dût suffire à la régénération de la société ; mais l'expérience et le temps, en développant les conséquences de ce principe, nous en ont révélé les dangers, aussi bien que la nécessité d'opposer un contrepoids à l'action dissolvante de l'énergie individuelle.

En effet, supposez que ce mouvement, une fois imprimé, suive son cours sans obstacle, et ne s'arrête qu'à son dernier terme, voici ce qu'il produira : chaque homme isolé, disposant de lui-même, mais de lui seul, centre unique de sa propre action, libre d'essayer et de déployer ses forces, les épuiserait en efforts infructueux, arrêté qu'il sera de tous côtés par d'innombrables rivaux, actifs comme lui, indépendans comme lui, mais à leur tour gênés par lui. Au lieu d'aide et de concours, on ne verra partout que choc et résistance, divergence de travaux, division à l'infini, et en définitive, égoïsme hostile organisé sous le nom de concurrence. Qu'alors la population vienne à s'accroître dans de fortes proportions, les individus se resserreront sans se joindre ; l'air et l'espace manqueront pour le jeu de leurs ressorts, et ces millions d'unités dont se composerait un pays constitué de la sorte,

ne pourront plus ni se déplacer, ni se mouvoir ; ainsi, le principe d'individualité, de vital qu'il semblait être d'abord, est sur le point de devenir mortel. Mais c'est ici que triomphe l'humanité ; toujours le remède est à côté du mal, et l'association vient au secours de la société prête à tomber en lambeaux sous les tiraillemens de l'individualisme. Tout change, grace à cette nouvelle influence ; les hommes se rapprochent dans une communauté de but et de travail ; les forces respectives, au lieu de se contrarier sans résultat, se groupent et se coordonnent pour produire ; les élémens se fondent ensemble, les ressorts s'engrènent comme les rouages d'une machine savante ; chaque individu, au lieu de se compter lui-même comme une unité stérile, se résigne à n'être que la fraction d'une autre unité collective et féconde. Ainsi, comme toujours, après l'action, la réaction ; après la décomposition, la recomposition plus complète. L'individualité n'était donc qu'un état préparatoire, nécessaire aux hommes pour qu'ils apprissent à connaître l'étendue de leurs forces dont l'emploi mieux dirigé appartient à l'association.

Ce besoin, si généralement senti de se réunir au lieu de s'entrechoquer, a donné naissance à beaucoup de systèmes ; on a même essayé d'en élever la théorie à la hauteur d'une religion ; et si les écoles *Fouriériste* et *Saint-Simonienne*, malgré tant d'aberrations, sont parvenues à produire une vive impression sur des esprits d'un ordre distingué, c'est qu'elles partaient d'une base reconnue vraie, savoir : la nécessité de substituer des centres d'association à l'activité isolée de l'individu.

Les progrès d'une idée nouvelle paraissent toujours trop lents au gré d'un ardent réformateur ; il n'en est pas